

Pourquoi légiférer ?

Encore un combat d'arrière-garde, pour faire entrer, à toute force, la société dans ses rails idéaux. Toute exubérance, toute violence, toute aberration, seront rentrées dans la gorge de la clandestinité. Le crime sexuel sera désormais crime d'esclavagisme. L'esclavage à tout va, voilà l'injure ! Voilà l'infâme ! C'est faire fi de la misère sexuelle, de la misère tout court. Nettoyer les rues pour peupler de passes clandestines les sombres arrière-cours, les alcôves sordides, les sinistres ombrages, et promouvoir par ailleurs l'escorting dans son dédale de messages cryptés. Mettre partout l'œil de la police. De même qu'Hadopi n'arrêtera pas la liberté des échanges ou du streaming sur Internet, de même que la prohibition altière de drogues ne peut que doper et enrichir les trafiquants, ajoutant pour les usagers le piment de la transgression, accroissant d'autant la consommation retorse — il ne faut pas méconnaître que la prohibition donne en soi une valeur considérable et supplémentaire à ce qui est prohibé, ne serait-ce qu'à la mesure des amendes et des sanctions encourues. Le déni se retourne et s'inverse mais reste du déni. Nier la misère n'apporte pas la guérison, simplement une torture supplémentaire. De même que rejeter les Roms hors de nos frontières n'annule pas le nomadisme intrinsèque de populations errantes en quête d'un repos provisoire. De même qu'interdire la PMA aux couples de femmes repousse simplement hors de nos vues nationales les compromis du désir et de la technique. Les barrières ne sont là que pour trier les plus forts, attiser chez eux la volonté de survivre, au prix de la mort des plus faibles. Voyez Lampedusa. Les paradis artificiels ou perdus auront toujours le dernier mot, surtout aux yeux de ceux que torture l'aperçu de la table des nantis. Sans doute est-il étrange que la jouissance féminine demeure dans nos sociétés cultivées l'emblème de ces paradis perdus, l'objet suprême de la convoitise et du rapt, et que cette jouissance même, d'une manière ou d'une autre, soit monnayable. Mais c'est ainsi. Sans doute, depuis le mythe d'Eden,

cette jouissance est-elle objet de haine autant que de convoitise, et de la part des femmes elles-mêmes, dans une offrande aux rites d'une maternité sacrificielle. Sans doute est-ce, depuis ce mythe, comme celui de Prométhée, la source d'un retournement toujours menaçant de la civilisation vers sa propre destruction : le vol du feu ou du venin, le rapt de ces substances mortelles et précieuses, sources de magie, qui fondent néanmoins la civilisation comme la médecine, ont un prix toujours exorbitant, au regard de la paix des foyers et du puritanisme divin. C'est toujours le dieu des puritains qui nous envoie nous faire foutre, dans quelque sombre dehors qu'on appelle le travail ou la guerre. Cette condamnation, Freud, qui n'avait guère d'illusion là-dessus, l'appelle la pulsion, sous sa double face indissociable d'érotisme et de mort. C'est à la méconnaître que nous nous empêtrons dans des débats tant soit peu ineptes, à prohiber au lieu d'entendre et de soigner, à choisir le pire pour ce qui n'est pas toujours sûr. Le dieu des puritains, c'est ce qu'on appelle aussi le fétiche.

Claude Rabant, psychanalyste.